

Remerciements : Henry Casdars Casteret, Gilberte Casteret, le Gouffre d'Esparros, Dominique Ros.

NORBERT CASTERET 1897-1987



Elisabeth et Norbert Casteret

Causerie faite à Saze, (Gard), après la mort de mon père, survenue en juillet 1987, à la demande des habitants du village.

Norbert Casteret raconté par Gilberte Casteret, sa fille.

Mesdames et Messieurs,

Je suppose que vous tous, qui êtes ici présents, vous avez, au moins une fois dans votre vie, entendu parler de mon père, l'explorateur spéléologue Norbert Casteret. Surtout les gens âgés, bien sûr, puisque Papa a fait beaucoup parler de lui dès les années 20, jusqu'en 1970 environ, ce qui représente 50 années de vie active.

Je ne vais pas vous parler de ses exploits souterrains, le film que nous allons voir ensemble vous renseignera abondamment sur ce sujet. Je vais vous parler de ce dont on ne parle jamais, c'est à dire, dans un premier temps, Norbert Casteret dans sa vie privée, et dans un deuxième temps, ma façon de le voir et de le juger.

Donc, mon père était le fils de Henry Casteret, avocat à Toulouse, avoué de surcroît, et surtout, surtout, grand chasseur de sangliers, joyeux convive, aimant bien manger, bien rire, ayant toujours une bonne histoire à raconter, avec un talent de conteur incomparable, pour tout dire: le vrai gascon.

Ma Grand'mère, par contre, était une femme de grande valeur, mais plutôt réservée, et nullement assortie à son mari.

Mon père avait deux frères, ou plutôt trois, mais l'aîné, Roger, est mort à l'âge de quatre ans. Il y avait donc Jean, Norbert, et le petit dernier, Martial, qui est venu au monde neuf ans après Norbert. De ce fait, Norbert avait envers Martial un très fort sentiment de grand frère protecteur, qu'il manifesterait toute sa vie, jusqu'à sa mort.

La famille habitait, au moins pendant les vacances, dans le petit village de Saint Martory, en Haute Garonne. Et la maison familiale, une fort belle maison, ancienne abbaye, était adossée à une petite colline calcaire, truffée de petites grottes, où, tout jeune, Norbert s'amuse à jouer à l'explorateur.

A la guerre de 14, Jean part aux armées, et Norbert s'engage, dès qu'il en a l'âge. Très vite, il est envoyé au front, et il passe quatre ans dans les tranchées. Il ne sera démobilisé qu'en 1919. Avant d'être démobilisé, il attrape la grippe espagnole, et il a une telle santé, qu'il se remet, non

seulement de la grippe, mais même de la médication contre la grippe. Car il s'apercevra, une fois guéri, que les breuvages chauds et bizarres que ses camarades lui ont fait boire pendant son délire, n'étaient autres que des tisanes faites avec le foin qui servait de paille au cantonnement! Ils étaient tellement démunis, qu'ils en étaient arrivés là!

Ces quatre années, bien sûr, ont fait de lui un homme. Malgré cela, de retour dans sa famille, il se présentera au bac, dont il n'avait eu que la première partie, avant son départ.

Puis, son père lui demande de faire son droit. Il s'exécute, sans enthousiasme, et passe ensuite à l'école de notariat, dont il sort diplômé. Il rentre ensuite chez un notaire toulousain, en qualité de clerc.

Inutile de dire que tout cela l'ennuyait beaucoup. Il passait les semaines à jouer les rond de cuir, chez son notaire, et ses dimanches au stadium de Toulouse, où il jouait au rugby, ou bien à courir la montagne et les grottes. Un dimanche de janvier, ayant fait un pari avec un copain, il plonge du haut du pont Saint Michel, à Toulouse, (ce qui représente une dizaine de mètres), dans les eaux glacées de la Garonne, causant une frayeur mémorable à une brave dame, qui passait par là!

La goutte qui fit déborder le vase, ce fut le jour où il se vit obligé d'aller escorter son notaire, pour une séance de "lectures respectueuses", dans une famille de Toulouse.

Je ne sais si vous savez ce que c'est que les "lectures respectueuses". Autrefois, lorsque une jeune fille décidait de se marier contre la volonté de ses parents, elle commençait par prendre le large, et la loi l'obligeait à faire faire par un notaire, trois fois de suite, et à une quinzaine de jours d'intervalle, ces fameuses lectures.

Voilà donc mon père, requis par son patron, pour l'escorter dans cette famille toulousaine. Affublé d'un faux-col qui le torture, et d'un chapeau melon dont il ne sait que faire, le voilà obligé d'écouter la lecture en question, devant un auditoire figé et rébarbatif. A la fin de la séance, la dame, qui avait écouté sans rien dire, leur asséna ces simples mots: "Eh bien, Messieurs, vous faites un beau métier"! C'en fut trop pour mon père, qui planta là son notaire et ses lectures, et s'en revint à la maison, bien décidé d'en rester là!

Son père, bien embêté, sans aucun doute, lui demande alors d'entrer à l'Institut Agronomique de Toulouse, ce qui fut fait. Papa apprend à planter les choux, à tailler les arbres et la vigne, et à nettoyer les écuries. Il sort diplômé de l'Institut, mais n'en ressent pas pour autant poindre la moindre vocation d'agriculteur.

La seule chose qu'il aurait voulu faire, et que mon grand père, qui sait pourquoi, ne voulait pas, c'était des études de sciences naturelles. Pendant toute la durée de ses précédentes études, qu'il n'a pas négligé, puisqu'il a eu tous ses diplômes, il avait fréquenté, en auditeur libre, la faculté des sciences de Toulouse, ainsi que le Muséum d'Histoire Naturelle, ce qui lui a beaucoup servi au cours de sa carrière.

Donc, à 27 ans, toujours sans situation, Papa rencontre Maman, Elisabeth. Coup de foudre réciproque. Au bout d'un mois de fiançailles, ils se marient, à Saint Gaudens. Elisabeth avait tout juste son bac, qu'elle avait passé à 17 ans, avec une dispense d'âge, et se destinait à la médecine. Baste! La voilà mariée. Son père, médecin, très sportif, et sa mère, la femme la plus charmante qui soit, décident d'acheter une propriété au jeune couple, qui devra se débrouiller avec ça, pour faire bouillir la marmite.

Ce qui fut fait. A cette époque, avec une propriété moyenne, (35 hectares), une famille de métayers et une femme économe, on pouvait vivre. Papa, débarrassé des soucis financiers, put se livrer à sa passion de la spéléologie, et faire fructifier ses recherches.

Maman veillait à tout. Aidée d'une petite bonne, elle tenait sa maison, élevait ses enfants, (il y en eut trois, assez rapidement, Raoul, Maud et Gilberte). Elle savait tout faire. Elle nous habillait entièrement, en couture et au tricot. Elle savait faire la cuisine. Elle tenait son rang (comme on dit), recevait et rendait les visites, (notion fort importante à l'époque). Elle suivait Papa dans ses explorations. Elle tapait à la machine, sous sa dictée, tout le courrier de Papa, ses articles et ses premiers livres. Elle commença elle-même notre apprentissage scolaire: nous, les trois aînés, n'avons commencé à fréquenter l'école qu'au niveau du cours moyen.

Elle avait même appris à élever de la volaille; (elle avait passé toute son enfance à Paris, où son père était médecin de la préfecture de la Seine), elle possédait un troupeau d'oies, qu'elle

gavait elle-même, et elle confectionnait de succulents foies gras, ce qui nous valut d'être initiés de bonne heure à l'art du bien manger.

En 1938, une petite soeur était née. Huit ans après moi, ce fut la naissance de Raymonde, qui fut bientôt suivie de l'annonce d'une nouvelle grossesse: le fameux petit frère, qu'on nous avait déjà promis, et qui allait certainement arriver, et qui arriva, en effet, mais transformé en une nouvelle petite soeur, appelée Marie!

Donc, pendant quinze ans, je peux dire, pour y avoir assisté, et pour l'avoir moi-même ressenti, que mes parents ont joui d'une entente sans nuages, et d'un bonheur merveilleux. Et voilà, en 1940, à la naissance de Marie, la catastrophe! Maman est contaminée, et meurt d'une des dernières fièvres puerpérales recensées en France. La pénicilline, déjà inventée, n'est pas encore commercialisée dans notre pays. On ne peut pas la sauver.

Voilà. La situation est dure. Raoul a 14 ans. Maud, 12. mois, 9. Raymonde 18 mois, et Marie 13 jours.

Marie est tout de suite prise en charge par une fille de nos métayers, une brave italienne, qui a un bébé et beaucoup de lait. Elle va nourrir Marie, et s'en occupera pendant deux ans. Papa s'occupe de Raymonde, et la maison continue d'être entretenue par Colombe, notre jeune bonne, qui est entré chez nous à 14 ans, et qui en a 18. Elle restera chez nous encore longtemps, et nous quittera plusieurs années plus tard, pour se marier.

Nous avons bien nos grand'mères, mais la mère de Papa n'habitait pas sur place, et la mère de Maman, de santé délicate, devint très vite paralysée des membres inférieurs.

Papa fait ce qu'il peut. Il s'occupe de nous, nous fait partir à l'école (à bicyclette, car nous habitons à trois kilomètres de la ville). Le soir, on fait les devoirs, à l'immense table de son bureau, tandis qu'il écrit, inlassablement. Papa prend l'habitude de sortir avec nous, en vélo. On va se baigner à la Garonne, en été. On fait de la montagne, on va dans les grottes. Mais la situation matérielle change. C'est la guerre. Le ravitaillement est difficile, car si nous avons de quoi manger, puisque nous habitons la campagne, nous manquons cruellement de pneus de bicyclette, de vêtements, de chaussures.

Enfin, peu à peu, nous arrivons à nous en sortir. Nous devenons débrouillards. Raoul se fabrique des pneus de vélo, avec de vieux tuyaux d'arrosage. Quant à moi, Papa équipe ma roue avant avec deux vieux pneus l'un sur l'autre, ce qui fait que dès que j'accélère un peu, je déjante, et je passe par-dessus le guidon!

Enfin la guerre se termine. Les choses s'arrangent un peu, mais voilà: on ne vit plus comme avant..., et ce qui était possible avant la guerre, ne l'est plus après. Les revenus de la propriété s'amenuisent, il faut davantage d'argent liquide, et pour faire face à ses obligations, Papa est obligé d'écrire de plus en plus. Il écrit des livres, des articles, des conférences. IL DEVIENT CONFERENCIER. Je crois bien qu'il a été un des premiers, sinon le premier, conférencier itinérant en France. Et à l'étranger, bien sûr.

Ce qui fait que nous le voyons de moins en moins. L'été il est pris par ses explorations, et vous en avez tous entendu parler: le Gouffre de la Henne Morte, les Grottes Glacées, la Pierre Saint Martin, la Grotte de la Cigalère, etc...Et l'hiver, il part faire ses conférences. Un mois, quelquefois deux mois, sans revenir. C'est dur, mais grâce à cela, nous vivons correctement.

Et puis, l'adolescence se termine. Les mariages se font, ma soeur Marie entre au couvent. Voilà Papa déchargé de ses obligations, ce qui ne l'empêche pas de continuer ses explorations. Il vit sa vieillesse paisiblement. Nous revenons, en été, avec les petits enfants

Et puis, encore un peu plus tard, quand apparaissent les symptômes du grand âge, Marie a l'autorisation de sortir momentanément du couvent, et elle l'entourera de soins constants jusqu'à sa mort, à 90 ans.

Alors, quand il y a des gens qui me parlent de lui, on me demande toujours si j'ai participé à des explorations avec lui. Oui, bien sûr, je vous l'ai dit. Nous tous, ses cinq enfants, nous avons fait beaucoup de montagne avec lui,, et des explorations souterraines aussi. Pour ma part, j'ai participé particulièrement aux campagnes d'explorations des Grottes Glacées, situées derrière et au-dessus du Cirque de Gavarnie, sur le versant espagnol des Pyrénées. C'étaient des campagnes assez dures, car nous partions toujours pour trois jours, et il fallait monter à dos d'homme, et de jeunes filles, tout le barda nécessaire à trois jours d'exploration: nourriture, (fort réduite, car il était frugal): en fait, nous emportions, outre le pain, le saucisson, et l'indispensable camembert,

des figues sèches, des dattes, du lait concentré, du sucre, enfin tout ce qui pouvait nous procurer de l'énergie rapide. Le matin, nous avions droit à du tonimait, et le soir, on se faisait chauffer de l'eau, sur un réchaud à essence, et on se faisait des nouilles. Il nous arrivait d'oublier le sel, mais qu'à cela ne tienne, Papa nous avait appris à gratter le salpêtre, au bas des falaises calcaires, et on s'en contentait. Et le jour où Papa a découvert le bouillon Kub, alors là, je vous dis pas!

Nous portions aussi les duvets (illusoire, dans la nuit glacée de la haute montagne). Au début, nous avons essayé de coucher dans des grottes, mais le froid y était tellement cruel, que nous avons pris l'habitude de coucher à la belle étoile. Le soir, quand nous décidions de nous coucher, chacun se faisait un petit muret de pierres sèches, de la forme d'un sarcophage, haut d'une trentaine de centimètres, et on couchait là, dans ces espèces de petits cercueils, qui nous abritaient au moins du vent. Et au moins, si on se réveillait, on voyait la nuit étoilée. Inutile de dire qu'on couchait tout habillé, et pour ma part, je me demande même si je n'ai pas couché, de temps en temps, avec les souliers.

Enfin, nous portions encore des cordes, des agrès, des crampons à glace, des lampes à acétylène, le carbure, des bougies, un matériel de photo, etc, etc...

Je n'étais pas extrêmement très solide, et Papa me ménageait un peu. Et quand on fait de la spéléologie, il arrive toujours un moment où il faut laisser quelqu'un en faction, soit en haut d'un puits, ou à une bifurcation, pour assurer le retour. Et tout naturellement, il me laissait seule, accroupie sur la glace, dans le noir absolu, car il fallait économiser le carbure, et il me faisait éteindre ma lampe. J'entendais leurs pas et leurs voix décroître dans l'obscurité, et tout le temps, je me disais: "Et s'ils ne reviennent pas? Qu'est-ce que tu feras s'ils ne reviennent pas?" Et ils revenaient toujours, bien sûr!

En dehors de ces campagnes bien précises, nous participions à ses campagnes de recherches sur les chauves-souris. Il les attrapait au plafond d'une grotte, où elles vivaient en colonies, avec une espèce d'épuisette, qu'il avait fabriquée lui-même, avec de la toile provenant d'un vieux drap, et un long manche de bambou, et il les baguait avec des bagues très légères, en duralumin, fabriquées spécialement par le Museum d'Histoire Naturelle de Paris. Il nous dictait les matricules des bestioles, à mesure qu'il les baguait.

Nous allions aussi avec lui, le jeudi, faire des séances de reptation, ou nous le suivions en montagne, où il se baignait avec nous, dans des lacs aux eaux glaciales.

Il était donc pour nous un extraordinaire exemple de courage, de force, et d'énergie. Et cela jusqu'à sa fin, puisque jusqu'à environ six mois avant sa mort, à 90 ans, il a fait tous les jours, quelque soit le temps, une marche à pied, dans les allées de son parc, d'à peu près deux kilomètres. Il avait mesuré, une fois pour toutes une distance d'une centaine de mètres, qu'il arpentait d'un côté et de l'autre. A chaque demi-tour, il déposait un petit caillou, sur un billot de bois, et quand il avait épuisé sa quantité de cailloux, il savait qu'il avait parcouru la distance désirée.

De ses nombreuses qualités, je retiens d'abord sa science. Il était un naturaliste extraordinaire. Il savait TOUT. Les noms de tous les sommets de cette chaîne des Pyrénées qu'il aimait tant, et que l'on pouvait contempler des fenêtres de son bureau. Il reconnaissait les oiseaux, au vol, ou au chant. Il nommait toutes les fleurs, les arbres bien entendu. Il nous faisait manger les champignons les plus extraordinaires, sans jamais se tromper. Ne parlons pas des pierres, des monuments en pierre, des objets en pierre, qu'il cherchait toujours à identifier. Il prenait toujours la peine, qui pour nous était un plaisir, de nous nommer tout ce qui lui tombait sous la main. Il n'avait pas fait de latin en classe, mais il avait souvent une citation latine à nous sortir!

Après cette science extraordinaire, qu'il manifestait sans étalage, ce qui frappait le plus, c'était son exceptionnelle simplicité. Il avait l'habitude de rencontrer les gens les plus huppés de la terre, car il avait voyagé dans un tas de pays, et il avait été reçu par tous les grands de ce monde. Tels, par exemple, Madame Eleanor Roosevelt, ou le roi des Belges et sa femme, la Duchesse de Réthy, ou encore le président de la République Turque, qui l'avait longuement questionné, entouré de tout son état-major, sur les possibilités d'utiliser le sous-sol de son pays, en cas de guerre.

Cela ne lui était pas monté à la tête. Je n'en veux pour preuve que cette petite anecdote, dont j'ai été le témoin:

C'était en 1947. Je l'avais accompagné au village des Eyzies, en Dordogne, où nous avons assisté à un congrès extraordinaire de préhistoire. C'était juste après la guerre, et les savants de ce monde se retrouvaient, ou faisaient connaissance. Il y avait là un parterre de célébrités mondiales, de grands savants, aux titres plus ronflants les uns que les autres.

Pour clôturer ces journées de travaux et de conférences, on nous avait proposé la visite de la Grotte de Lascaux, avec, en prime, une entrevue avec le célèbre Abbé Breuil, "le Pape de la Préhistoire", le plus illustre de nos grands savants de l'époque, en ce domaine.

Nous voilà donc arrivés à Lascaux, et nous débarquons pour saluer l'Abbé Breuil, qui lui-même sortait d'un étage inférieur de la grotte, où il était en train de travailler à l'identification d'une peinture rupestre. (Je dois dire que Papa connaissait bien l'Abbé Breuil, avec qui il avait travaillé vingt ans auparavant, à la Grotte de Montespan).

Nous voilà donc, deux cars, je crois, avec beaucoup de messieurs et quelques dames, et notre organisateur, qui nous fait mettre en rang, et qui commence à nous faire défiler devant l'Abbé, en clamant des noms et des titres ronflants: "Monsieur le Professeur Untel, du British Museum; Monsieur le Professeur de Ceci de Cela, de l'Académie des Sciences de Paris; Monsieur le Professeur X, de Milan, de Denver", etc...Arrive le tour de Papa. Petit silence, un peu navré, et puis: Monsieur Norbert Casteret, spéléologue".

Et là, je vois l'Abbé Breuil qui s'anime, pousse une exclamation, et qui plante une grande tape sur les fesses de mon père, qui lui-même fait une parade de trois pas en avant, en éclatant de rire!

J'étais assez vexée. A l'époque, j'avais 17 ans, tous ces titres m'étaient un peu montés à la tête, il y avait un certain journaliste du National Geographic Magazine qui me baratina un peu, j'étais mortifiée. Aussi, le soir, à l'hôtel, en me retrouvant seule avec Papa, je lui demandais quelques explications.

Et voilà mon père qui éclate de rire, de nouveau, et qui me dit: "Ah! L'abbé Breuil sait bien que de tout ce parterre de célébrités qui se trouvaient là, je suis bien le seul à ne pas me prendre au sérieux"!

Il était très gai. Il aimait raconter des histoires drôles, et il était le premier à rire de lui-même. Par exemple, un jour qu'il devait faire sa lecture annuelle à l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse, académie dont il faisait partie depuis 1937. A cette époque, les académiciens étaient tenus de paraître en habit. Pour Papa, c'était un problème, car il ne voulait pas coucher à Toulouse, préférant rentrer à Saint Gaudens tout de suite après la séance de lecture. N'ayant pas d'endroit pour se changer, il avait imaginé de se mettre en tenue à Saint Gaudens, avant de partir, faisant les 90 kilomètres de route en tenue de soirée, au volant de sa 4CV. Et pour être bien sûr de ne pas abîmer le bas de son pantalon, il avait pris soin, et nous l'avait fait remarquer, de retrousser ses jambes de pantalon avant de partir.

Et bien entendu, arrivé à destination, il oublia complètement de redescendre ces fameuses jambes de pantalon, et fit toute sa conférence en queue de pie, avec une espèce de bermuda! C'est lui-même qui nous a raconté, le lendemain, cet oubli mémorable, en se tenant les côtes de rire!

En plus, il avait beaucoup d'esprit, et il avait des réparties qui fusaient comme l'éclair. J'ai un peu hésité, avant de me décider à vous raconter une petite anecdote, mais après tout, elle est rigoureusement authentique, et je ne pense pas, et surtout j'espère, ne choquer personne en vous la livrant:

Un jour, que nous avons été à Auch, capitale du Gers, en circulant dans le dédale de ruelles moyenâgeuses, appelées là-bas pousterles, derrière la cathédrale, je levai les yeux, et je découvrais, stupéfaite, une plaque qui annonçait, je n'y peux rien, et je vous prie de m'excuser, c'est tout à fait véridique: "Rue Casse-Couilles".

Le soir, à la maison, dans son bureau, je dis à Papa: "Dis, Papa, est-ce que tu savais qu'à Auch, il y a une rue C...C..."?

Je le revois encore. Il était debout, un pied sur son fauteuil, en train de lire quelque chose. Il n'a même pas levé les yeux, et il m'a clouée en me disant: "elle devait être mal pavée"!

Après cette simplicité hors du commun, ce qu'il avait de plus frappant, c'était sa largeur d'esprit. La mesquinerie lui était inconnue. Il s'entendait avec tout le monde, et ne disait de mal de personne. Il cherchait toujours le côté positif des choses. Un jour, que je lui parlais de mes enfants, adolescents à l'époque, je lui disais mon souci de les voir en pleine crise de l'adolescence,

s'habillant n'importe comment, portant des tignasses longues, etc... Il avait réfléchi un moment, puis il m'avait dit: "Ce n'est pas ce qu'ils ont sur la tête, qui est important, c'est ce qu'ils ont dedans. Les cheveux longs se sont toujours portés. Victor Hugo avait les cheveux longs. Jésus-Christ avait les cheveux longs..."

Il n'avait aucun préjugé racial. Vers la fin de sa vie, il avait subi plusieurs interventions chirurgicales, dont une, très grave et très longue, et il m'avait raconté qu'il avait eu, pour cette opération, plusieurs chirurgiens: un toulousain, un noir, et, je crois, un annamite. Et comme je lui demandais si cela l'avait ennuyé, il m'avait répondu: "Oh! Non. Moi, quand l'ai le ventre ouvert, je ne suis pas raciste"!

Enfin, je ne peux pas évoquer la personnalité de mon père sans parler de son aspect de chrétien. Il était très croyant, mais sans bigoterie. Il avait subi son veuvage avec un grand courage, et sans aucune révolte. Veuf à 43 ans, avec cinq enfants à élever, il ne s'est jamais plaint. Beaucoup plus tard, à l'âge de 80 ans, il a eu le grand malheur de perdre son fils Raoul, d'une mort tragique, et totalement inattendue, puisque mon frère a été victime d'une rupture d'anévrisme, alors qu'il faisait de la plongée sous-marine. Et bien, il n'a pas eu un mot de révolte. Lorsque l'on a ramené le corps de mon frère, il était là, ferme et solide, et il a eu ces simples mots, qu'il a prononcés d'une voix calme et forte, devant les enfants et les petits enfants de mon frère: "Raoul, là où es, j'espère que je serai le premier à te rejoindre".

Je peux vous affirmer, Mesdames et Messieurs, que cet homme, si savant et si courageux, a récité son chapelet, tous les jours de sa vie, sans aucun respect humain, avec une simplicité de petit enfant.

Et je terminerai en vous citant une phrase de l'évêque de Toulouse, prononcée à l'occasion de ses obsèques: "Tout le long de sa vie courageuse, il a lutté pour faire des découvertes. Et maintenant, il va faire la plus belle découverte de sa vie, parce qu'il va découvrir Dieu".

Gilberte Casteret, Fille de Norbert Casteret

Norbert CASTERET (1897-1987), par Maud Casteret

En France, Norbert Casteret (1897 -1987) se consacre à l'exploration des Pyrénées et se distingue par la découverte de la statue préhistorique de la grotte de Montespan, des grottes glacées de Gavarnie, de la confirmation de l'emplacement des véritables sources de la Garonne, les explorations des gouffres de la Henne Morte et de la Pierre Saint-Martin et, surtout, par la publication de nombreux ouvrages qui font découvrir la spéléologie au grand public et suscitent un grand nombre de vocations.

Une autre grande figure de la spéléologie française, le pyrénéen Norbert Casteret, acquiert une renommée internationale grâce à la découverte, en 1923, des plus vieilles statues du monde dans la grotte de Montespan (Haute-Garonne) et aussi, bien sûr, à son talent d'écrivain qui fera de lui un spéléologue mondialement connu.

Norbert CASTERET, s'illustra par de nombreuses explorations en solitaire, notamment dans les Pyrénées, détermination des sources de la Garonne, découverte de la grotte Casteret en Espagne, du gouffre de la Henne Morte et exploration du gouffre de la Pierre-Saint-Martin jusqu'à la salle Verna. Son étude des chauves-souris et le récit de ses aventures ont fait découvrir la spéléologie au grand public et suscité de nombreuses vocations. Il est l'auteur de plus d'une trentaine d'ouvrages.

Sollicitée par Gérard Propos pour raconter des souvenirs spéléologiques vécus avec son père, Raymonde s'est adressée, pour rédiger quelques séquences, à son aînée dont les souvenirs remontent plus loin, évidemment.

Les conversations en famille étaient très variées, et la spéléologie, la préhistoire, la montagne, passion des parents, revenaient sans cesse. Raoul, Gilberte et moi en avons largement profité.

Les jeudis et surtout les dimanches, nous suivions les parents dans leurs prospections. Je nous revois gravissant des pentes dans les prés brûlés de l'été, ou dans la forêt dont les broussailles nous fouettaient le visage, ou encore pataugeant, ravis, dans les ruisseaux que nous ne pouvions pas enjamber.

Papa avait un ton solennel

"Attendez-moi là, je me porte en avant pour repérer ce puits que l'on m'a indiqué". En fait les souvenirs du bûcheron ou du berger étaient souvent brumeux et occasionnaient des marches et des contremarches. Fatigués, silencieux, nous attendions docilement. Le souffle récupéré, on s'impatientait, des "rouspétances" s'élevaient. On avait chaud, froid, des épines... Maman nous rassurait, nous conseillait d'oublier les petits inconvénients de la vie, et chantait gaiement. Lors des descentes de Papa dans les gouffres, il y avait des moments désagréables pour de jeunes enfants. Papa commençait à descendre, puis à son sifflet d'appel, selon le code, Maman nous imposait silence et le dialogue lent et laborieux commençait. A partir de ce moment, j'étais mal à l'aise. L'attente était pénible, je ressentais très fort la tension du moment, l'angoisse qui perçait dans les voix de Maman, et d'amis quelquefois.

Aussi, des années plus tard, quelle découverte agréable, lors d'une visite à Papa pendant une expédition spéléologique, d'entendre des voix claires, chantantes et ensoleillées montant du fond, et racontant avec humour les démêlés d'une équipe se colletant avec un réseau de gouffres comingeois.

La différence tenait à un fil : le téléphone ! Et aussi à la présence du groupe.

Dans les grottes, les séjours étaient beaucoup plus amusants, nous y étions acteurs au même titre que les adultes. Papa nous envoyait en éclaireurs dans des chatières trop étroites pour lui. Quelle fierté !

De Troubat qui est peut-être ma première caverne, pas de souvenir, j'avais deux ans. Labastide a été la "grotte de notre enfance", Raoul et moi avions six et quatre ans. Au passage boueux, on me portait sous le bras comme une vulgaire musette. Aux passages scabreux, on nous tenait par la main. Puis on nous installait avec une bougie auprès d'un redan de rocher percé dit "le passe-boule" où, inlassablement, nous faisons passer des cailloux. Pour varier nous pétrissions des boulettes d'argile, nous en mettant jusqu'aux cheveux sans qu'on nous le reproche jamais. Heureux enfants ! Oui nous avons été grondés -fort souvent- pour des raisons sérieuses. Pour les détails vestimentaires, nous étions simplement tenus de broser correctement vêtements et chaussures dans la mesure des possibilités de notre âge.

Donc à Labastide, pendant que nous attaquions sans complexe une carrière de sculpteurs, les parents eux, calquaient les dessins d'illustres inconnus !

Couchés sur le sol, plaçant le papier calque, le retirant pour vérifier un trait, déplaçant la lampe, Papa relayait Maman, puis

le contraire. On nous les avait montrés ces dessins, détaillés, expliqués. Ensuite chaque fois que Papa emmenait un visieur, nous entendions à nouveau l'exposé paternel. Nous avons baigné dans la préhistoire, ramassé des ossements et cueilli des fleurs avec la même simplicité.

Des explorations avec Papa ? La rivière d'Aliou ; déjà racontée. Les grottes du Marboré aussi. Il y a le gouffre Marcel Loubens, dans le massif d'Arbas, où nous sommes descendus en reconnaissance, Papa, Raoul et moi, avec une simple corde, puis nous avons continué en descendant en opposition.

Les prises devenant trop écartées, j'ai lâché pied. C'est là que Papa m'a saisi par le bras avec une grande force et une rapidité qu'ils m'ont sauvé de l'accident grave.

Ce gouffre a été retrouvé, rebaptisé et exploré en entier plus tard par les amis provençaux.

La découverte des dessins magdaléniens de Barabaou, avec Papa et Raoul, m'a fait éprouver une grande joie et de la fierté, mais qui m'expliquera pourquoi les bovidés peints de la grotte des Merveilles, en partie effacés, m'ont beaucoup plus impressionnée ?

Après la guerre, Papa et moi faisons un petit séjour à Canfranc près de la frontière française, visitant quelques grottes sous la surveillance et la conduite d'un jeune commissaire de la police espagnole, et de deux de ses camarades, ravis tous trois de faire de la spéléologie plutôt que des heures de bureau.

Ces garçons, collaborant avec notre ami Monsieur Fernand Aguila, nous signalaient gentiment telle ou telle cavité. Ils nous menèrent un jour direction sud à une grotte proche de la voie ferrée. Pied gauche sur une traverse, pied droit sur le ballast, boitant sur sept kilomètres, nous arrivons à un ruisseau qui sortait d'une cavité basse nous obligeant à marcher courbés. J'étais en short, donc en tenue idéale. A cause de la pénurie de textile, Papa finissait d'user un vieux pantalon noir rayé de gris qui avait été celui de son habit de mariage. Pour ne pas rester mouillé une journée entière, il me demande d'en faire un short séance tenante. A l'aide d'un canif tout juste bon à couper du fromage, je me mets à cisailler à ma façon sans que son auteur daigne quitter le bas de son habit pour me faciliter la tâche. "Bien la peine de t'avoir fait prendre des cours de coupe et couture !" ronchonna-t-il, découvrant des dégradés et des franges qui ne figuraient pas sur la commande. La tenue était un peu grotesque, pour sûr, mais Papa a gardé toute sa dignité, et même sa cravate ! L'exploration commence, on se faufile dans des étroitures et diverticules très amusants, ça s'annonçait bien, ça continuait, mais suite à un orage que nous avons essuyé à l'aller, l'eau s'est mise à monter légèrement. Le policier spéléologue et Papa ont sagement décidé la retraite. Nous n'y sommes pas revenus. A cause des quatorze kilomètres. Voilà pour quelques souvenirs de collaboration avec les parents.

La disparition de Papa est trop proche encore pour que nous parlions d'évènements plus récents. Je ne puis le faire.

Maud MARTIN CASTERET

Norbert Casteret, sa vie.

Henry Casteret, son père, est né en 1867. Peu après, la France a perdu dans le désastre de la guerre de 1870 les bien-aimées provinces d'Alsace et de Lorraine. La jeunesse d'alors devient "la génération de la Revanche". Certaine photographie de famille montre encore Henry Casteret âgé de 8 ou 9 ans dans un petit uniforme militaire et portant un fusil miniature. La légende : "Bataillon scolaire"... La flamme se transmet. La plus grande artère de Toulouse porte le nom de "Rue Alsace-Lorraine". Dans les classes, les provinces perdues sont colorées en violet sur les cartes : couleur de deuil. Les enfants pendant trente ou quarante ans vont chanter les refrains patriotiques alors en vigueur. Norbert et ses compagnons sont motivés. Toute la société, Église comprise, fonctionne sur un fond "militaire". Le drapeau est partout présent. La patrie n'est pas un vain mot.

Il naquit en 1897 dans un petit village de la Haute-Garonne, situé à moitié chemin de Toulouse et de Bagnères de Luchon : Saint-Martory. C'est là qu'il se découvre, à cinq ans, une passion pour le monde souterrain au fond de la grotte de Bacuran.

Norbert Casteret et ses frères furent initiés à la pratique sportive par leur propre père, qui les encouragea à cultiver toutes les disciplines. Norbert Casteret en fit sa distraction favorite durant toute sa jeunesse.

D'abord à la maison, où il avait obtenu de son père d'avoir des anneaux fixés au plafond de sa chambre. Le saut, la course, le lancer de poids. La natation, le plongeon où il excelle. La pratique de la périssoire, sur les eaux de la Garonne.

Plus tard, adolescent à Toulouse, il pratique les sports de salle: cheval d'arçon, anneaux, barres parallèles, etc...



Les sports d'équipe: le foot; il est gardien de but, et capitaine de l'équipe. L'athlétisme: course à pied, saut, saut à la perche, etc...Le cyclisme et naturellement le ski, avec le saut à ski, encore à ses débuts.

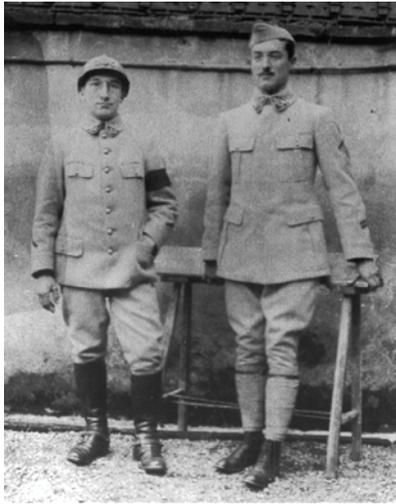


Norbert Casteret en escalade

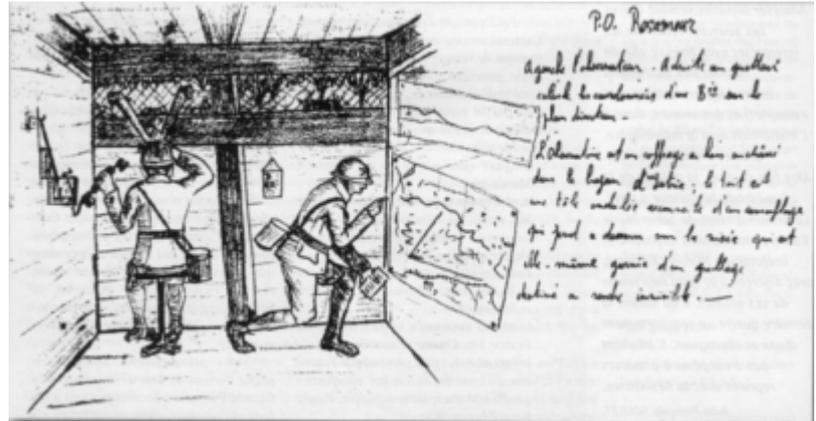
Deux août 1914. Le tocsin retentit dans toute la France : c'est la mobilisation générale. La famille Casteret se consulte. Henry Casteret veut s'engager. On le refuse car il a 47 ans. Jean, frère aîné de Norbert, a 19 ans. Il part aussitôt comme engagé volontaire.

1914 : Un événement a beaucoup frappé Norbert Casteret, au cours de sa vie. C'est la déclaration de guerre, le 2 août 1914. Agé de dix sept ans, il a entendu la sonnerie interminable du tocsin, alors qu'avec des camarades de son âge, ils s'amusaient et se baignaient dans la Garonne, en ce brûlant après-midi d'été. Cet événement semble l'avoir hanté toute sa vie, au point de le relater dans ses écrits, dans un superbe passage lyrique (La Longue Course).

Laissons-lui la parole: « Quittant les bancs du lycée de Toulouse, je n'avais, ni ne laissais aucun métier, pas de foyer, ni femme ni enfant, pas de charges, guère de soucis. Par contre, j'avais un idéal, et une certaine mystique qu'on appelait alors, sans respect humain, le patriotisme ».



Jean et Norbert Casteret



Un dessin de Norbert Casteret

1915 : Malheureusement, la "grande" guerre interrompt ses activités et il rejoint le même régiment que son frère Jean en 1915, à l'âge de 18 ans. Démobilisé, il reprend ses activités sportives qui furent éclectiques : footballeur de l'équipe première du Stade Toulousain, champion des Pyrénées en saut à la perche et 100 mètres haies, champion de plongeon, de saut à ski, aviron... Bref c'était une belle nature.

Dès qu'il en atteint l'âge, Norbert Casteret s'engage au 57^e d'Artillerie, où se trouve déjà son frère aîné, Jean. Il a fait ses classes à la 68^e batterie, et il est parti de là, en renfort au 117^e d'Artillerie. Il a fini la guerre au 457^e d'Artillerie, comme brigadier, avec la Croix de guerre.

En permission à St. Martory 1917



1917 : Norbert Casteret aura mérité de la France les décorations suivantes : Croix de Guerre (1917), médaille de Verdun, médaille des Combattants volontaires, médaille des Combattants de moins de vingt ans.

1918 : À la fin de la guerre, contrairement à de nombreux autres régiments, le sien ne partira pas en mission d'occupation en Allemagne. Il restera dans les Ardennes, cantonné au village de Saint Jean aux Bois, pour porter secours à une population déshéritée par quatre années de grandes souffrances et de pénurie. La Grande Guerre terminée, Norbert va passer son baccalauréat et entrer enfin dans la vie normale. Ses archives recèlent une gravure très évocatrice - des soldats entassés, morts sous les obus - avec une notice écrite de sa main, qui nous servira de conclusion pour cette période :
 Médaille Club Alpin Français; champion des Pyrénées de saut à ski, 1922

Norbert Casteret était exceptionnellement doué: très agile, véritable chat retombant toujours sur ses pieds, ce qui l'autorisera aux plus téméraires acrobaties lors de ses explorations. Très endurant, doué d'un cœur solide et battant à un rythme lent, lui permettant une longue durée d'immersion sous l'eau.

1923 : C'est à ce titre qu'il reçut en 1923 la médaille d'or de l'Académie des Sports, pour son exploit exceptionnel de plongée dans la Grotte de Montespan.

Il était également un fervent de l'hébertisme, et pendant de nombreuses années il inaugura chacune de ses journées par une demi-heure de gymnastique.

Médaille de champion des Pyrénées de course à pied



Casteret, sa première grotte, Montsaunès

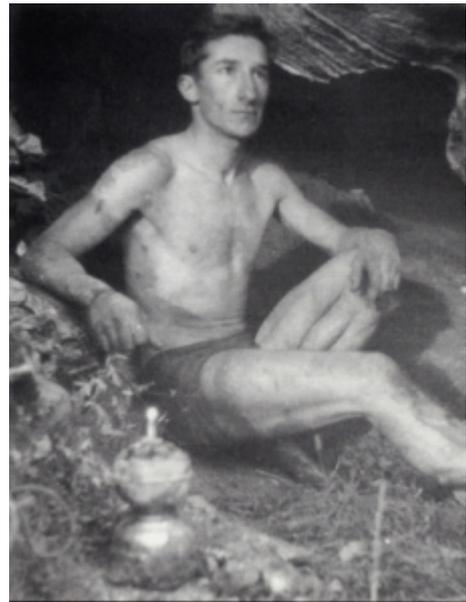
1922 : Il consacra son existence à l'exploration d'environ deux mille cavités, parmi les quelles, la Caverne de Montespan en 1922 (Haute-Garonne).

En 1923, en maraude dans les « trous » des avant-monts pyrénéens, Norbert Casteret explore la grotte de **Montespan** (Haute Garonne), qui recèle dans ses flancs une rivière souterraine. Equipé seulement d'une bougie et d'allumettes enfermées dans un sac de caoutchouc étanche, il remonte le ruisseau et se trouve devant un siphon. Il plonge, et réussit l'exploit de franchir l'obstacle et de retrouver des galeries à l'air libre de l'autre côté. Un deuxième siphon est franchi à son tour, et en plusieurs séances, assisté d'un camarade, Henri Godin, ils découvrent, enthousiasmés, des silex taillés, des gravures sur les parois et des modelages en argile, représentant d'abord un ours, puis un félin, enfin des petits chevaux... Tout cela fut authentifié par la suite, par les plus hautes sommités de l'époque: l'Abbé Breuil, le docteur Capitan, du Collège de France, le comte Bégouën. Il acquiert une renommée internationale avec ces découvertes des plus vieilles statues du monde.





Dessin d'Erdé, Dominique Ros



Exploration de la Grotte de Montespan.



Statue de l'ours 15000 ans



Norbert Casteret et son frère

1923 : Une autre grande figure de la spéléologie française, le pyrénéen Norbert Casteret, acquiert une renommée internationale grâce à la découverte, en 1923, dans la grotte de Montespan (Haute Garonne) et aussi, bien sûr, à son talent d'écrivain qui fera de lui un spéléologue mondialement connu.

Par Norbert Casteret. « La spéléologie englobe l'étude de sujets et de sciences aussi variés que passionnants : géologie, minéralogie, hydrologie, biologie, préhistoire, paléontologie, phénomènes physiques et chimiques, bien des énigmes... Mais elle est aussi, cette captivante spéléologie, une école et une discipline exemplaire, car dans ce milieu spécial, insolite et dangereux des mondes souterrains, les spéléologues doivent pratiquer une solidarité, un esprit d'équipe qui forgent et scellent des amitiés profondes. Comme la montagne, les cavernes sont âpre et pure école qui demande des qualités d'entraide, de dévouement, d'abnégation même, et qui met l'homme face à des responsabilités, à des situations, à des problèmes physiques et moraux particulièrement exhaustifs. »



C'est en 1924 que le hasard, qui guide un jour ou l'autre tous les futurs amoureux, fit se croiser le chemin de Norbert Casteret et d'Elisabeth Martin fille d'un médecin parisien retraité en Haute-Garonne. Ils se marièrent le 30 décembre de cette même année. Élisabeth ne fut pas seulement la compagne de Norbert Casteret et la mère de leurs cinq enfants, elle était aussi une montagnarde chevronnée. A à peine 19 ans elle avait déjà gravi plusieurs des plus hauts sommets du massif Pyrénéen et c'est tout naturellement qu'elle fit partager sa passion à son mari, l'emmenant vers la "Brèche de Roland" au dessus du "Cirque de Gavarnie". C'est là qu'ils découvrirent ensemble la plus haute grotte glacée jamais découverte. Norbert Casteret avait, lui aussi, entraîné son épouse sous terre et elle était devenue sa partenaire de tous les instants, dans les Pyrénées mais aussi en Afrique du Nord. Elle devint ainsi la première femme spéléologue en atteignant par exemple -303 m dans le "Gouffre Martel" en Ariège : c'était alors la cavité la plus profonde de France ! Elle participa également à la découverte de la véritable source de la Garonne.

Elisabeth Casteret, n'avait jamais jusqu'alors pénétré dans une grotte, mais elle était excellente alpiniste et avait gravi déjà nombre de cimes Pyrénéennes dans le massif de Bagnères de Luchon. Pour ma part je n'avais jamais fait d'ascensions, mais comme on sait j'étais fanatique des cavernes. Cette contradiction flagrante ne comportait toutefois aucune incompatibilité. La solution, l'idéal eût été que je cherche des grottes et des gouffres en haute montagne et que ma femme les explorât avec moi, en m'initiant à l'alpinisme. Les dieux aidant, ce fut précisément ce qui arriva".



1924 : Norbert Casteret fonde une famille en 1924. Avec Elisabeth, il atteint sa plénitude. Sa carrière d'explorateur souterrain prend de l'envergure. Il découvre, écrit, publie, voyage, étudie et résout les énigmes souterraines, et en particulier il localise la source de la Garonne de Jouéou, "la plus digne d'être considérée comme l'origine de l'un des quatre grands fleuves de la France".

Norbert et Elisabeth accueillent quatre enfants, en 1925, 1927, 1930, 1938. Ils sont tous occupés de la vie d'exploration, la vie familiale, la vie sociale, mais éloignés de la vie politique. Comme tous les Français, ils vivent "la crise" avec inquiétude, et comme tous les Français, ils sont atterrés par la déclaration de la nouvelle guerre. Référons-nous à ses ; "Carnets".



Toute sa famille le suivra dans ses expéditions. Jusqu'à l'âge de 73 ans, il explora, découvrit et protégea le milieu souterrain.

Cette citation du dictionnaire Larousse est évidemment très incomplète. En réalité, la carrière de ce grand explorateur, aventurier et aventureux, couvre une période d'une cinquantaine d'années : 1920 à 1970 environ.

Norbert Casteret est le plus contemporain des Pyrénéistes. Spéléologue de renom, il a beaucoup fait pour la connaissance des profondeurs de la chaîne. "Il n'est rien de plus merveilleux au monde que le mystère. Il est à la source de toute science véritable."
: Albert Einstein.



Norbert Casteret

Le 30 décembre 1924, c'est l'amour qui trouve, il épouse Elisabeth avec qui il aura 5 enfants. Malheureusement au cours de la naissance de leur cinquième enfant, leur idylle prit fin tragiquement en pleine seconde guerre mondiale. Combien de gouffres auraient-ils encore parcourus ensemble si le sort en avait décidé autrement ? Elle n'avait jamais jusqu'alors pénétré dans une grotte, mais elle était excellente alpiniste et avait gravi déjà nombre de cimes Pyrénéennes dans le massif de Bagnères de Luchon. Pour ma part je n'avais jamais fait d'ascensions, mais comme on le sait, j'étais fanatique des cavernes. Cette contradiction flagrante ne comportait toutefois aucune incompatibilité. La solution, l'idéal eût été que je cherche des grottes et des gouffres en haute montagne et que ma femme les explorât avec moi, en m'initiant à l'alpinisme. Les dieux aidant, ce fut précisément ce qui arriva".
Norbert Casteret.

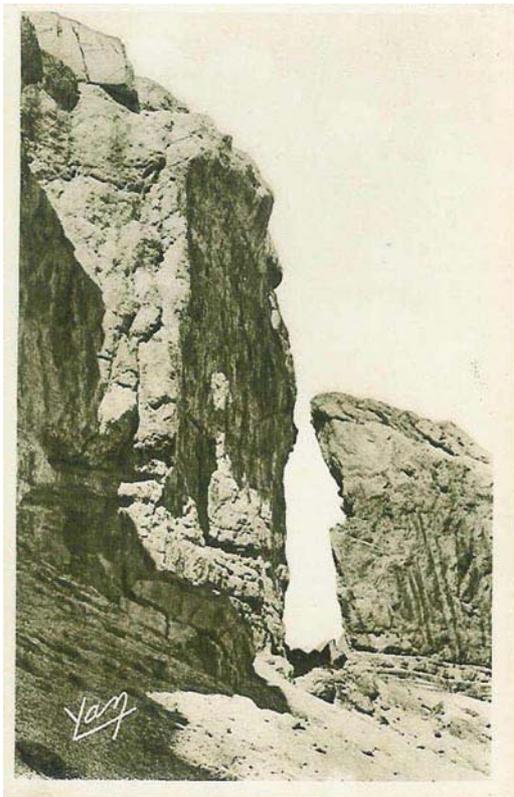


Juin 1926 une petite caravane quittait le village de Gavarnie, perché à 1370 mètres d'altitude, et cheminait sur le sentier, long de cinq kilomètres, qui relie le village au célèbre cirque. La cordée était composée d'Elisabeth, de Norbert et de son frère Martial ainsi que leurs mère ; l'objectif :

l'ascension du Mont Perdu et, accessoirement, la recherche de grottes ou de gouffres, toujours possibles dans un massif exclusivement calcaire. "Les promeneurs avec lesquels on a cheminé de conserve depuis le village sont en droit de se demander s'il est bien utile de porter des chaussures spéciales, des sacs rebondis et des piolets pour visiter le cirque de Gavarnie. Nous allons escalader les parois du cirque par les échelles de Sarradets". Pris dans une tempête et transis par la neige qui tombe, ils se réfugient versant espagnol dans une minuscule grotte baptisée "Villa Gaurier", du nom du glaciologue qui la découvrit en 1906 et en référence avec la fameuse Villa de Russel. Dans ses mémoires, Casteret nous rappelle que six skieurs toulousains y passèrent six nuits en hiver 1923, bloqués par le mauvais temps, (sans que la presse ne se déchaîne). Le lendemain, depuis le col des Isards, Casteret repère quelque chose qui ressemble à un porche de caverne. Évidemment, il s'y rend pour vérifier et découvre effectivement un porche d'environ trente mètres de large qui permet l'accès à un décor parmi les plus étranges et les plus rares : un lac glacé et, au-delà, venait des entrailles de la montagne, un fleuve de glace horizontal, de vingt à trente mètres de large.



La cascade de Gavarnie



La Brèche de Rolland



Le cirque de Gavarnie

De nombreuses autres réalisations viennent étoffer cette prestigieuse destinée comme le gouffre d'Esparros ainsi que l'exploration du célèbre gouffre de la Pierre Saint-Martin aux cotés de Marcel Loubens (qui devait y trouver la mort), Haroun Tazieff, Lépineux, Cosyns...



Elisabeth Casteret à Gavarnie



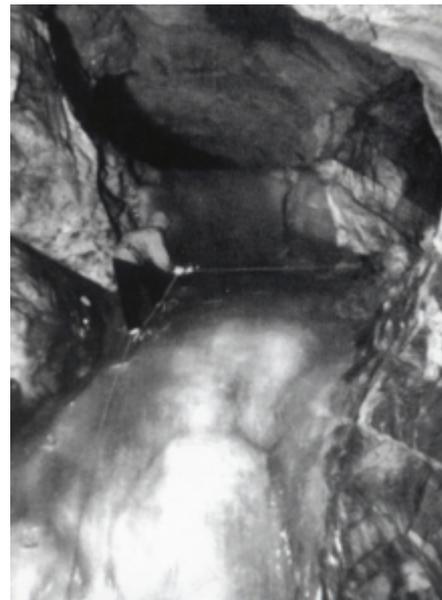
Casteret et ses amis



1926 : Norbert Casteret, qui est marié, maintenant, escalade le Cirque de Gavarnie avec sa femme Élisabeth, sa mère et son frère, Martial. Ils découvrent et explorent, à 2700 mètres d'altitude, en territoire espagnol, une fois franchie la Brèche de Roland, une grotte entièrement tapissée de glace, qui sera bientôt connue sous le nom de Grotte Glacée Casteret. La découverte de la grotte glacée de Gavarnie, la plus haute connue, eut un certain retentissement dans la presse, mais surtout dans le monde des alpinistes. Le comité scientifique du Club Alpin Français, vivement intéressé, attachait le nom de son inventeur à cette extraordinaire caverne qui devint la Grotte Glacée Casteret.



L'entrée de la Grotte Glacée



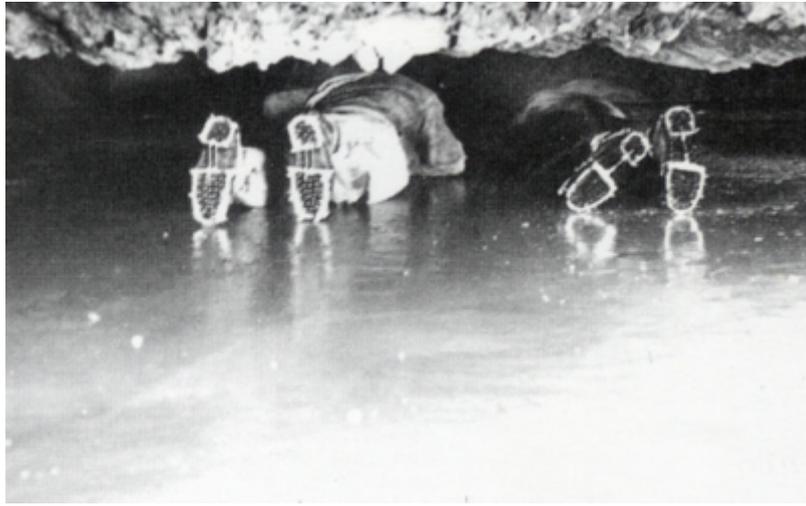
Escalade dans la Grotte Glacée



Grotte Glacée Casteret à Gavarnie



Escalade de Norbert Casteret



Norbert Casteret et sa fille Maud dans l'exploration de la Grotte Glacée



Norbert et Elisabeth Casteret



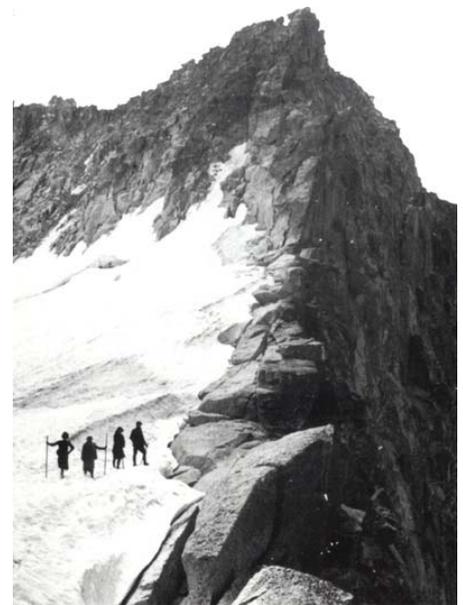
Elisabeth Casteret s'offre une baignade dans un lac gelé





1927 : Exploration de la Rivière souterraine d'Izaut par Norbert Casteret.

De 1928 à 1931, menant plusieurs explorations de front, Norbert Casteret se livre à une étude détaillée du massif de la Maladeta, en Espagne, où se trouve, il en est très rapidement convaincu, la vraie source de la Garonne. Durant trois ans d'études et d'explorations dans ce massif, à plus de 2000 mètres d'altitude, seulement pénétrable durant les mois d'été, il étaye ses convictions et finit, dans une démonstration éclatante, à l'aide d'une très puissante expérience de coloration à la fluorescéine, par prouver au monde que c'était bien lui qui avait raison: la Garonne, fleuve français, trouve sa source en Espagne. Dans ses mémoires il raconte comment la Garonne, dont il devait découvrir la véritable source à l'âge adulte sur le versant méridional des Pyrénées (massif de Maladetta), a exercé une très vive et durable influence sur ses recherches. Le fleuve provenait de là-bas, de ces régions fabuleuses à ses yeux et pénétrait en France par un défilé sauvage et étroit : "le Pas du Loup" ; ses eaux limpides charriant de l'or.



Col de la Maladeta

1928 : Découverte de la Grotte de Girosp. Les fouilles permettront de mettre à jour des ossements humains et des tessons de poterie.





1929 : Norbert Casteret découvre dans la Grotte d'Alquerdi, la tête d'un bovidé, des silhouettes de cervidés et de chevaux. Datation 15000 ans.

1930 : C'est la découverte du Gouffre de la Henne Morte sur le massif d'Arbas. Une femme égarée serait tombée dans l'abîme. Ce sont les bergers du coin attribueront le nom de Henne Morte à ce gouffre. « Henne » désignant la femme en patois.

1930 : Par ailleurs, il s'intéressera également à l'*Ursus Speleus* (Ours des Cavernes), et aux environs de 1930, écrira un petit rapport sur ce grand fauve, qui montre clairement que dès cette époque, il en savait sur ce sujet à peu près autant que ce que l'on en sait à l'époque actuelle. Curieux de nature, et excellent naturaliste, Norbert Casteret observera toute sa vie les oiseaux et une grande quantité d'animaux, même les insectes, dont un, qui pour n'être pas cavernicole, n'en fréquente pas moins des galeries souterraines: le grillon.



1930 : Norbert Casteret découvre la Grotte de Labastide dans les Hautes Pyrénées. En avril, après 1 km de progression pénible dans la grotte, il aboutit dans une grande salle se terminant sur un grand lac.



Grotte de Labastide



Elisabeth Casteret découvre la gravure du cheval
Dans la Grotte de Labastide

